

Marie Delcourt
1891 - 1979

*On n'enseigne pas
ce qu'on sait ; tout au plus, parfois,
peut-on enseigner
ce qu'on est.*

Marie Delcourt.

Marie Delcourt est morte à Liège, le 11 février 1979, dans sa 88e année. Elle laisse une oeuvre scientifique considérable, qui reste à découvrir. Biographe de Périclès, mais aussi d'Euripide, dont elle a édité le *Théâtre complet* dans la collection La Pléiade (1962), historienne de la religion grecque, spécialiste des tragiques et des comiques anciens, essayiste de talent, traductrice d'Erasmus et de Thomas More, elle s'intéressait à tout. Sa dernière publication n'est-elle pas consacrée à l'*Évangélique d'Averbode*, un manuscrit mosan du XIIe siècle conservé à la Bibliothèque de l'Université de Liège ? Peu avant sa mort, elle s'était mise à l'étude du sanscrit ; elle venait aussi de relire les *Essais* de Montaigne, ainsi que le *Nouveau Testament* et l'*Illiade* dans le grec.

Née à Ixelles, dans la proche banlieue de Bruxelles, le 18 novembre 1891, Marie Delcourt passe son enfance et commence ses études à Arlon, la ville natale de sa mère. Entrée à l'Université de Liège en 1911, elle en sort après la guerre de 1914-1918, au cours de laquelle elle milite dans la Résistance, avec le diplôme de docteur en philologie classique. Après un séjour d'études à Paris, elle est nommée professeur de langues anciennes à l'Institut supérieur pour jeunes filles de Liège. Elle y enseignera pendant vingt ans, tout en poursuivant des recherches sur les traductions des tragiques et des comiques grecs et latins en France, notamment à l'époque de la Renaissance¹, qui lui vaudront d'être autorisée, dès 1929, à ouvrir à l'Université de Liège le cours libre d'*Histoire de l'humanisme*. Première femme à être chargée à Liège d'un enseignement universitaire, Marie Delcourt n'a pas seulement créé un cours, qui figure maintenant au programme de toutes les sections de la Faculté de Philosophie et Lettres, elle a aussi fondé une école, dont l'Institut d'histoire de la Renaissance et de la Réforme, ouvert en 1970 à l'initiative de son successeur au cours d'*Histoire de l'humanisme*, le Professeur Léon-E. Halkin, est l'héritier direct.

Tous ceux qui ont eu la chance de suivre les leçons de Marie Delcourt, entre 1929 et 1961, parlent avec émotion de ce professeur « d'une telle intelligence, et d'une intelligence si rayonnante, qu'elle rendait tout qui elle voyait intelligent » : « On se précipitait à ses cours, raconte l'un d'eux, parce qu'on se sentait mieux pendant qu'on la voyait et pendant beaucoup de jours après l'avoir vue, et puis on recourait retrouver la source de ce mieux ». Proche des étudiants, soucieuse de les aider dans leurs travaux et de faire connaître le résultat de leurs recherches, Marie Delcourt possédait une merveilleuse vertu d'accueil. Dans la salle des manuscrits de la Bibliothèque où, après son admission à l'éméritat en 1961, elle passait plusieurs heures par jour, elle était souvent importunée par des apprentis latinistes qu'elle ne connaissait pas, mais qui savaient qu'elle leur expliquerait, avec beaucoup de patience et une extrême gentillesse, le passage « intraduisible » sur lequel ils peinaient. Il lui est même arrivé plusieurs fois de prêter le manuscrit de sa traduction des tomes X et XI de l'*Opus epistolarum Desiderii Erasmi* à des inconnus, afin de faciliter leurs recherches, bien qu'elle estimât que « le latin d'Erasme n'est pas plus difficile que le français de Rabelais et même souvent moins ».

Les élèves de Marie Delcourt devenaient ses amis, souvent même ses collaborateurs. Les lecteurs de *Moreana* connaissent le Professeur Roland Crahay, qui édita avec elle *Douze lettres d'Erasme* (Paris, 1938), et Jean Hoyoux, qui rappelle volontiers que c'est à Marie Delcourt qu'il doit la publication de son premier article sur *Un Jêu d'Erasme*. Avec ce disciple fidèle, elle a notamment publié la *Correspondance (1583-1595)* d'un humaniste des Pays-Bas, Laevinus Torrentius, d'abord vicaire général à Liège, puis évêque d'Anvers (3 vol., Liège-Paris, 1950-1954) et trente-huit devoirs d'écoliers liégeois du XVII^e siècle, élèves du célèbre collègue des Jéromites, retrouvés dans une vieille reliure (*Annuaire d'histoire liégeoise*, t. V, n° 5, p. 933-979, Liège, 1957).

La bibliographie figurant en tête du volume de Mélanges qui lui a été offert en 1970 (*Hommages à Marie Delcourt*, collection Latomus, vol. 114) ne donne qu'une idée fragmentaire de l'oeuvre de Marie Delcourt. Helléniste incomparable et latiniste éminente, elle ne dédaignait pas de s'intéresser à des sujets moins austères que *L'oracle de Delphes* (Paris, Payot, 1955) ou que les *Mythes et rites de la bisexualité dans l'antiquité classique* (Paris, P.U.F., 1958). Ainsi, sait-on que cette féministe militante est l'auteur d'une *Méthode de cuisine à l'usage des personnes intelligentes* (Bruxelles, 1944) ? A une grande rigueur intellectuelle, Marie Delcourt joignait un incontestable talent d'écrivain ; au souci du retour aux sources et du respect des textes, celui de la vulgarisation scientifique. Elle

a donné pendant des années aux principaux journaux belges des chroniques et des billets dans lesquels elle présentait notamment les grands textes humanistes, qu'elle voulait à tout prix « faire lire et goûter ». Aussi encourageait-elle les spécialistes à donner de ces textes des éditions qui ne soient pas trop savantes : « Qui ouvre encore Lefèvre d'Étaples ou Budé ? Si l'on faisait dans le quartier latin une enquête sur ce dernier, on apprendrait, je gage, que c'est le fondateur d'une collection où les classiques grecs sont imprimés sous couverture jaune et les latins sous couverture garance. Je m'empresse de dire que je n'ai jamais lu le *De asse*, et je comprends fort bien qu'on hésite à venir demander du plaisir aux lourds in-folios où les ouvrages des humanistes dorment un sommeil rarement troublé. C'est pourquoi il faut louer et encourager les éditeurs de les publier sous une forme accessible et même agréable, capable d'inciter de simples curieux, en dehors de toute préoccupation d'examen, à les lire comme ils liraient Montaigne ou Amyot ² ».

Marie Delcourt prêche d'exemple. Dès 1936, elle donne de l'*Utopie* une édition accompagnée de notes explicatives et critiques qui restera la « Vulgate » morienne jusqu'à la parution de l'édition de Yale. En 1938, elle publie avec le même soin *Douze lettres* pour « servir d'introduction à une lecture d'Erasmus ». Afin de « gagner des lecteurs » aux oeuvres des humanistes, elle n'hésite pas à les traduire en français : sa traduction de l'*Utopie* date de 1966, celle du t. I de la *Correspondance d'Erasmus* de l'année suivante, et deux autres volumes paraîtront très prochainement. Regrettant qu'Erasmus soit fort peu lu et qu'il reste plus célèbre que connu, Marie Delcourt lui reproche presque d'avoir écrit en latin, contribuant ainsi à faire de son oeuvre une oeuvre inaccessible, contrairement à Thomas More, qui « s'adresse au peuple dans la langue du peuple » :

Il crut avoir travaillé à la renaissance de la pensée moderne exprimée en latin. Sur ce point, il se trompa totalement. (...) Peu à peu, on cesse de lire ses oeuvres dans le texte. On traduit ce qu'il a écrit de plus léger : les *Colloques*, la *Folie*. Dix lourds in-folios restent fermés au grand public. Le latin est une langue morte. Comme Thomas More fut un des créateurs de la prose anglaise, Erasmus aurait pu être le créateur de la prose néerlandaise. Mais ce fils du peuple avait des goûts de grand seigneur et il a écrit dans la langue des doctes. Voilà pourquoi il est aujourd'hui moins un grand auteur qu'une grande figure ³.

Erasmus et Thomas More ! Marie Delcourt rapproche continuelle-

ment ces deux grandes figures. Quand elle parle de More, elle se réfère sans cesse à Erasme ; quand elle parle d'Erasme, elle ne peut s'empêcher de penser à More. Ses meilleures pages sur le latin de l'auteur de l'*Utopie* ne figurent pas dans l'introduction de son édition ou dans celle de sa traduction, mais dans ses *Douze lettres d'Erasme*. Sans doute est-ce « pour rattacher More à une figure plus puissante et mieux connue »⁴ qu'elle a consacré une de ses premières études moriennes (ou érasmienne) à retracer son amitié avec Erasme. La thèse qu'elle défend brillamment et qui a été si souvent reprise d'un desserrement des liens unissant les deux hommes est aujourd'hui abandonnée. On serait bien en peine de dire qui d'Erasme qui « n'oublie rien » ou de More « aux yeux naturellement aveugles pour les souvenirs pénibles » elle rend responsable du refroidissement. Elle ne pouvait accuser More d'indifférence ni Erasme d'infidélité, car elle les plaçait l'un et l'autre trop haut, et ces deux âmes étaient pour elle inséparables. Mais sans doute, comme le disait Roland Crahay, More était-il l'auteur selon son cœur et Erasme l'auteur selon son esprit.

« On ne loue si chaleureusement la gaîté que si l'on est gai soi-même », écrit Marie Delcourt dans son *Erasme* (p. 133). Son analyse de la lettre où l'humaniste de Rotterdam parle de la gaîté de More témoigne de sa gaîté à elle autant que de celle des deux amis. Bien que la vie ne l'ait pas épargnée, Marie Delcourt était un être plein d'humour, qui ne se prenait jamais au sérieux, l'image même de la joie de vivre. Ceux qui l'ont bien connue, ses familiers, auraient mille anecdotes amusantes à raconter. Je me contenterai de reproduire ici, avec l'autorisation de leur destinataire, deux documents qu'elle a adressés à son collègue et ami le Professeur L.-E. Halkin. Le premier est une curieuse leçon de critique historique ; le second est une lettre, une des innombrables lettres de Marie Delcourt, épistolière féconde dont le budget de correspondance était aussi important que le budget de chauffage... Cette lettre-là, datée du 1^{er} février 1940, n'est pas une lettre ordinaire, mais une lettre tombée du ciel et portant une signature illustre. Marie Delcourt aimait les devinettes. Aux lecteurs de *Moreana* de deviner « l'auteur » du plus savoureux sans doute des *ioci literati* de cette grande dame de l'humanisme.

Université de Liège
Institut d'Histoire de la Renaissance et de la Réforme

Franz BIERLAIRE